

ment intelligente et travailleuse a transformé un pays naturellement âpre, en nous empruntant tous nos procédés de culture et jusqu'à nos outils ».

« Plus loin des grands centres, dans l'Oued-Rir, par exemple, la culture du palmier est, à l'imitation des nôtres, devenue scientifique. La présence d'un commandant supérieur qui s'intéresse à la prospérité des jardins, a transformé la banlieue de Tougourt. Là où dans la dune on enfonçait jusqu'aux jarrets des chevaux, des potagers verdoient. Partout où le Français a réussi, partout où il a donné l'exemple, l'indigène s'est amélioré. Mais là où, pieds et poings liés, on l'a livré aux brigands qui ont exploité tous ses péchés naturels, sa fainéantise, son imprévoyance... Que vouliez-vous qu'il devint?... La condition de l'Algérie indigène se résume en deux mots : tyrannie et anarchie ». Hugues Le Roux : la crise algérienne, 27 juin 1898.

Quelques superstitions médicales du Chinois.

PAR LE D^r J. J. MATIGNON.

Médecin aide-major à la Légation de France à Pékin.

Paradis de la routine, la Chine est aussi, celui de la superstition. Nul pays au monde, sans doute, n'est, comme l'Empire du milieu, soumis à l'influence des croyances les plus fausses, les plus fantaisistes, les plus stupidement invraisemblables.

L'Européen, à son arrivée en Chine, a la sensation de vivre au milieu d'une véritable trame d'erreurs, très amusantes, n'ayant aucune prise sur lui, mais enserrant l'intelligence chinoise dans un cercle d'acier, qu'elle ne peut et surtout, ne veut briser. Nul ne peut se soustraire à cette puissante domination, pas plus le Fils du Ciel que le dernier des coolies de son Empire. Les affaires de l'État, comme celles des particuliers s'en ressentent. Tout le monde en souffre, personne ne s'en plaint, pas même le bon sens, qui lui, pourtant, reçoit de fameux accroc.

Il y a des superstitions en rapport avec tous les actes de la vie : la naissance, le mariage, la mort, manger, boire, dormir. Mais je ne veux, pour le moment, envisager que celles qui touchent à la médecine.

Les traités de médecine sont, tous, farcis d'idées superstitieuses : on y parle d'influences occultes, mais définies, jouant, pourtant, un rôle bien défini dans la genèse de beaucoup de maladies. Mais la superstition médicale est, surtout, intéressante à étudier dans ses rapports avec la thérapeutique.

Beaucoup de maladies sont attribuées à l'influence néfaste d'esprits malins. On peut, avantageusement, lutter contre eux, grâce à des petits morceaux de papier de couleur jaune, à de petits morceaux d'étoffe de couleur rouge, portant certaines inscriptions cabalistiques. Ces charmes sont fixés dans la doublure des habits, ou ce qui vaut mieux, brûlés : les cendres sont, ensuite, avalées dans du thé.

On peut, encore, effrayer les malins esprits et leur faire quitter le corps du patient, en battant le matelas et les couvertures du malade, avec *une branche de pêcher ou de saule pleureur*, ou bien avec un *fouet dont la corde revêt la forme d'un serpent*.

La superstition triomphe surtout, en matière d'accouchements et de pédiatrie.

Un accouchement laborieux ne peut être attribué qu'aux esprits mal intentionnés s'opposant à la sortie de l'enfant. Un prêtre taoïste est, dans ce cas, requis pour pratiquer certaines cérémonies ayant pour but de faire fuir les démons. Sur une table, on dispose des chandelles, des bâtonnets odoriférants, des simili-monnaies en papier d'argent, 3 coupes de vin, une assiette contenant 3 sortes de grains. Le prêtre commence à réciter, entre ses dents, quelques prières, accompagnées de coups rythmés, frappés sur la table. Puis, après une demi heure de cet exercice, le bonze remet au mari 3 morceaux de papier, de 2 à 3 pouces de largeur, sur un pied de longueur. L'un est collé au dessus de la partie d'entrée de la chambre de la femme, l'autre sur son front, et le 3 réduit en cendres, est avalé, dans du thé, par la parturiente. Puis, on attend que les charmes fassent leur effet.

On attend, souvent, fort longtemps et la vie de la femme paraissant en danger, on recourt au moyen suprême auquel pas un accouchement ne saurait résister : une *séance de marionnettes*, dans laquelle figure la déesse de la maternité. La chose se fait, en général, au niveau de la porte de la chambre de la parturiente. Mais, dans certains cas, lorsqu'il faut produire le maximum d'effet, dans le minimum de temps, la déesse de la maternité, — la mère, — est enlevée de son théâtre et promenée sur le ventre de la femme.

Ce procédé est considéré comme infaillible et, quand il est suivi d'insuccès, les Chinois, au lieu de douter de son efficacité, préfèrent croire que le résultat négatif est dû, uniquement, à une mauvaise application de cette excellente méthode.

Pour guérir la nervosité des femmes enceintes et aussi pour les garantir, contre tous sortes de mauvais esprits qui pourraient gêner l'accouchement, on place, devant la porte de leur maison, *un vieux morceau de filet* : les démons ne peuvent manquer de prendre la fuite, car ils savent que c'est avec de pareils instruments qu'ils sont pincés, par les prêtres toaïstes.

Dès leur naissance, les enfants doivent être soustraits à l'influence de ces esprits, qui pourraient contrarier leur bonheur, leur fortune future. Aussi sont-ils protégés, par des chaînes spéciales, auxquelles sont suspendues de vieilles monnaies, de petits couteaux en argent, des clous ayant servi à clouer un cercueil. Ces fétiches sont des protecteurs moraux et physiques, car ils garantissent contre malheurs, accidents, maladies.

En outre, *contre les coliques* on fait porter à l'enfant une sorte de ceinture faite de corde rouge, de préférence, ayant comme boucle, deux vieilles sapèques de la dynastie des Han (25 av. J.-C). Dans le même but thérapeutique, on se sert d'une pièce d'étoffe rouge, sur laquelle sont fixés des morceaux de soie noire, représentant un tigre, un lézard, un serpent, un centipède, et un 5^e animal fabuleux, de nature indéterminée, pourvu de 3 pattes seulement. Ce talisman est porté, par l'enfant, pendant les 5 premiers jours de la 5^e lune.

La *variole* qui fait de si grands ravages, en Chine, devait, forcément, faire naître des pratiques superstitieuses destinées à protéger les enfants, contre les épidémies. Peut-être les Chinois ont-ils autant de confiance, dans les procédés suivants, que dans la méthode jénérienne. Tout comme la vaccine, et mieux sans doute, une petite courge, à deux renflements, peut donner l'immunité. Celle-ci, sèche et vidée de ses graines, est, la dernière nuit de l'année chinoise, suspendue près de l'endroit où dort l'enfant, n'ayant pas encore eu la variole. Le dieu de l'épidémie versera le mal dans la courge et non dans le corps de l'enfant. Dans tous les cas, si la maladie se déclare, plus tard, elle ne pourra qu'être très bénigne.

Le courge peut être remplacée, par une petite lanterne, présentant deux renflements, comme ce champignon, et suspendue au cou de l'enfant.

Le Dieu de la variole se fait un malin plaisir de défigurer, par des cicatrices, les enfants, surtout, quand ils sont jolis. Aussi, les Chinois n'ont-ils pas hésité à le tromper. Pour cela, certains enfants ont, pendant la dernière nuit de l'année, la figure recouverte d'un masque horrible. Le Dieu passe et voyant des enfants aussi laids, il trouve inutile et difficile de leur laisser une maladie qui pourrait les enlaidir, encore.

Le Chinois pratique la vaccination, mais surtout la variolisation. Bien souvent, quand, dans une maison, un enfant a été inoculé, on colle, sur la porte, une affiche ainsi conçue : « Gare à la variole ». Ne croyez pas qu'elle ait comme but de prévenir les gens qui pourraient entrer, de la possibilité, pour eux, de contracter la maladie. Cela veut seulement dire : « Il y a, ici, un enfant vacciné. N'entrez pas, car votre œil exercerait peut-être, une fâcheuse influence, sur l'évolution des pustules ».

Les Célestes attribuent, assez volontiers, des propriétés curatives à certains arbres, à certaines sources, qui de ce chef, revêtent un caractère quasi-sacré. Ainsi, au devant de l'un des tombeaux des Empereurs Mings — excursion obligatoire de tous les globes-trotteurs, — se trouve un autel bouddhique, en pierre. Dans l'un des angles, on voit un orifice donnant accès à une petite source : celle-ci ferait merveille contre les affections oculaires. De nombreux Chinois viennent, là, retirent, de l'orifice, une petite baguette, terminée par un chiffon et plongeant, à demeure, dans l'eau. Ce chiffon est passé sur les yeux malades : je ne sais s'il en a guéri, mais je crois pouvoir affirmer qu'il a dû contribuer à propager la conjonctivite granuleuse, assez fréquente dans ces parages.

Non seulement, les Chinois croient à l'efficacité de certains charmes, pour les guérir eux et les leurs, mais ils pensent que certains charmes spéciaux peuvent nuire, aux personnes à qu'ils en veulent, s'ils parviennent à leur faire absorber. Ils ont le pouvoir de les rendre malades et même de les faire mourir. Le procédé n'est pas à la portée de toutes les bourses, car il est, généralement, dispendieux. On peut, en effet, moyennant finances se procurer, dans certains temples, des feuilles de papier jaune, sur lesquelles sont imprimées, soit une tête de buffle, soit celle d'un chien, ou les deux à la fois. Le papier est réduit en cendres et on tâche de faire avaler, celle-ci, dans du thé, à son ennemi, sans qu'il s'en doute.

Cette superstition a son corollaire. Il arrive que des malades se croient victimes d'un de ces charmes. Aussi, dès que cette convic-

tion est établie, on ne perd pas une minute pour anihiler la funeste influence. Deux, trois prêtres taoïstes, — le nombre des bonzes est fonction de la fortune — sont appelés qui, par des passes mystérieuses, des prières, doivent, si le patient est à l'agonie, retenir son âme dans son corps. En même temps, un miroir, monté au bout d'une tige de bambou est promené, au-dessus du malade; les gongs et tambours font rage et on brûle des papiers, portant des têtes de buffles et de chiens, identiques à ceux dont les cendres sont présumées nocives.

Les épidémies donnent cours à toutes sortes de fantaisies superstitieuses. Pendant l'été de 1895, le choléra tua plus de 50,000 personnes, à Peking. Les Chinois eurent très peur. On fit des processions des feux de joie, on brûla plus de poudre, en pétards et en fusées qu'on n'en avait consommé, dans la guerre contre les Japonais. Des listes de souscriptions circulaient. Chacun s'inscrivait pour concourir aux dépenses des pièces d'artifice. Les généreux souscripteurs avaient le droit de faire placer, au dessus de leur porte, une petite inscription, sur papier, dont voici le sens. « Ce monsieur a versé pour honorer le Dieu de l'Épidémie ». Et forts de l'immunité conférée, à si bon compte, les Célestes continuaient à se bourrer de melon, à boire de l'eau souillée... et à contracter le choléra.

La pharmacie, elle-même, à parfois, maille à partir, avec la superstition. C'est ainsi que l'on place un petit couteau sur le couvercle d'une marmite, où mijotent des préparations thérapeutiques, pour empêcher celui-ci d'être soulevé par les malins esprits désireux d'ajouter des principes nocifs à la drogue bienfaisante qui se prépare.

* * *

L'expérience des siècles aurait dû démontrer aux Chinois, tout ce que ces superstitions avaient de faux et de ridicule et même de funeste. Il n'en est rien.

Peut-on espérer affranchir la Chine de ce tissu de superstitions qui étouffe son intelligence, s'oppose à tout progrès? L'erreur, l'absurde, le mystérieux ont un tel attrait, pour le Chinois qu'il renoncera, difficilement, je le crains, à ses croyances. Je ne veux, pour terminer, qu'en citer un exemple. En cas de fracture de membre, on prend un coq vivant, on le fend en deux et on l'applique sur le membre : la force vitale du coq passant dans celui-ci, doit en amener la consolidation immédiate. Les médecins Chinois ont, bien

entendu, vu leurs efforts, toujours couronnés d'insuccès. Ils n'en continuent pas moins et si on leur fait observer que la méthode est sans doute mauvaise, ils vous répondent, d'un ton convaincu, qu'elle est souveraine et que si elle ne réussit pas, c'est parce que le corps du coq n'est pas assez rapidement appliqué. Faut-il les plaindre ou en rire ?

Communication sur les découvertes faites dans les tracés de rectification des égouts de la rive gauche.

PAR M. A. ROLLAIN.

Les travaux de rectification des égouts de la rive gauche ont donné lieu à des travaux considérables sur les berges de la Seine. Une grande partie du sol actuel surélevé de près de six mètres au-dessus du niveau moyen de la Seine est composé de remblais successivement formés par les décharges provenant des démolitions des anciennes fortifications et des anciens travaux de défense, tels que le Petit Châtelet.

C'est ce qui a permis de trouver, à environ deux mètres du sol actuel, rue de la Bûcherie, d'anciens fûts de colonnes en pierre et une bombarde en bois cerclée de fer. Ces objets ainsi que de nombreux débris de poteries ont été recueillis, je crois, par la Société du Vieux Paris et transportés au Musée Carnavalet.

La communication que je viens vous faire aujourd'hui vise la découverte d'une station plus ancienne et, c'est avec l'aide de nos savants collègues MM. d'Ault du Mesnil, Capitan et Salmon qu'il m'a été permis de déterminer exactement l'époque de la station dont il s'agit.

Les travaux souterrains avaient amené à la surface du sol une quantité assez considérable de terre tourbeuse et le puits d'extraction situé au coin de la rue de la Bûcherie et de la rue du Petit-Pont donnait notamment des blocs de cette terre mélangée d'ossements et de poteries.

Les ossements se trouvaient être des débris de cheval, de bœuf, de mouton, de sanglier et de différents oiseaux. La terre tourbeuse avait également admirablement conservé des touffes de poils et de laine.